

compositions ne s'égarent pas dans les étranges créations d'une poésie fantastique. Ne tâchez pas d'être plus beau que la campagne, l'eau, les bois, le ciel ; si en copiant cela avec la force, la simplicité et l'élevation nécessaire, vous arrivez à faire à peu près illusion, vous serez de grands peintres. Voilà ce que nous désirons et ce que nous rencontrons assez rarement chez les paysagistes pour que nous nous arrêtions avec plaisir devant le tableau de M. Isidore Flachéron : chez lui, aucun effort d'effet, aucun tapage de couleur ; c'est tout simplement la nature ; un bouquet d'arbres dessinés et peints avec le goût et le sentiment juste de chaque espèce, un ruisseau frais et limpide constituent toute la composition de son tableau ; les plantes qui garnissent les devants ne sont pas rendues avec moins de talent que le reste. Qu'on dise ensuite que ce paysage ressemble à *une vieille fresque du Guaspre*, M. Flachéron, nous en sommes sûr, acceptera ce reproche ! Qu'il lui suffise de s'être placé à un rang élevé parmi les meilleurs paysagistes, et d'avoir fait, avec des moyens aussi simples, de la peinture supérieure à plusieurs égards !

Les tableaux de M. Lavie, dont les motifs sont bien choisis, plaisent généralement ; pour nous, sa *vue de Janneyriat* est le meilleur ; pour la foule, c'est le *chemin de Limonest*. Les premiers plans du n° 155 manquent un peu de fermeté, ce qui ôte de la profondeur à la toile. Le n° 156, un peu haut monté de couleur, sort du genre naïf et simple où M. Lavie a débuté.

Le grand défaut de la peinture de M. Fonville est d'être toujours propre, nette surtout, avant de ressembler à la nature, qui même, lorsqu'elle est belle, ne l'est jamais uniformément ; la manière de voir de M. Fonville n'embrasse pas l'étendue, l'espace ; il rétrécit presque toujours la perspective de ses sites. Dans sa *vue de Lyon*, qui reconnaîtrait à ces fonds bornés, resserrant un étroit ruisseau, le cours du grand fleuve qui traverse notre cité ? A-t-il laissé à son insu ses